

THYMIOS FOUNTAS ALL ABOUT LOVE

Par Nathalie Bach ~ Photos : Margot Briand (spectacle) et DR (portrait)



INVITÉ AU THÉÂTRE DU MAILLON À L'OCCASION DU FOCUS « PREMIÈRES, LA SUITE », LE COMÉDIEN BELGO-GREC THYMIOS FOUNTAS SIGNE SA PREMIÈRE MISE EN SCÈNE. UNE BELLE OCCASION DE DÉCOUVRIR SA PIÈCE *SAUVEZ BÂTARD* (ÉD. L'ARBRE DE DIANE).

Vous êtes parti d'une réécriture très libre de la pièce de Brecht. À l'image de Baal, êtes-vous vous aussi ce jeune homme sans illusion ?

Je pense que je l'ai été ! Mon parcours artistique a été guidé non pas par une forme de nihilisme, mais plutôt par une désillusion active. C'est-à-dire, comment détricoter les fictions dont j'avais hérité et créer mon propre lien avec la réalité. Ce qui amène quelquefois à un grand désespoir, notamment pendant l'écriture de cette pièce en 2015.

Vous étiez peut-être proche de l'état de Brecht lorsqu'il a écrit *Baal*.

C'est vrai et, en même temps, j'ai écrit *Sauvez Bâtard* en contrepied parce qu'il y avait énormément de choses qui me révoltaient dans la pièce de Brecht. Je ne me suis jamais identifié à Baal, je voulais surtout tordre le cou à cette image du poète maudit qui vit dans la souffrance et la provoque par la même occasion. Ça fait partie des fictions que j'évoquais, celle du génie créateur, et c'est devenu le pivot d'écriture. Le personnage de Bâtard que j'ai inventé est beaucoup plus minable, transposé dans un univers où il est sans notoriété, où la nature et le ciel ont disparu.

Pourtant, Baal rêve de jouissance physique « sous les ciels bleus, violacés ».

Mais son plaisir physique est un plaisir qui détruit, c'est un assassin dans la pièce originale. Il tue les personnes qu'il aime ou elles se tuent elles-mêmes. Après un amour avec Baal, il n'y a pas de vie.

Quelle est votre définition du mot « bâtard », qui n'a pas toujours eu une connotation péjorative ?

Dans mon écriture, le mot vient de l'insulte. Mais l'ambiguïté vient du fait qu'on ne sait pas si c'est un prénom choisi par lui-même ou une insulte donnée par les autres, en tous cas, il s'en fait une armure. Il y a beaucoup d'humour dans cette pièce, il y a aussi

— Je crois aussi que cette fascination des corps est une fascination pour le langage des autres. —

peut-être quelque chose d'enfantin, je joue avec les sonorités, les autres personnages s'appellent Clochard, Clébard, Cafard... Mais bien sûr il y a cette notion d'hybride, celui né du mélange et l'illégitime. Bâtard est celui qui n'a pas de place, enfin quasiment une figure queer, en fait.

Chez Brecht, Baal est bisexuel.

Oui, mais vraiment la pièce de Brecht est pour moi un tremplin, et non une référence. Une fois de plus, je suis contre beaucoup de choses écrites dans *Baal*, notamment le rapport aux femmes, au désir qui détrit. Dans *Sauvez Bâtard*, le plaisir est plutôt lié à une forme d'inquiétude, il y a du désir qui transparait dans tous les personnages, de l'admiration. Oui, tous mes personnages sont extrêmement désirants.

Vous parlez d'inquiétude.

Bien sûr, comme tous les gens de ma génération et les suivantes. Pourtant, en huit ans, j'ai vraiment vaincu beaucoup de mes peurs. J'ai toujours peur pour l'avenir, mais ce n'est plus une peur constante. Nous savons que cela va être difficile, nous savons les difficultés climatiques, les inégalités sociales, mais je pense qu'il y aura toujours quelque chose à faire, la possibilité de construire un monde enviable même dans les difficultés les plus fortes.

Le mot « queer » est mouvant, que représente-t-il pour vous, aujourd'hui ?

Je me considère comme une personne queer, c'est le mot que j'utilise et qui pour moi a une forme de blessure puisqu'avant, il a été une insulte. Mais c'est une blessure qui s'est transformée et la question de la transformation est inhérente à cet élan queer que j'ai en moi. Il y a un devenir queer, c'est de toute façon un mouvement de libération, d'émancipation qui est justement celui de se donner une place. Ce qu'il y a d'étonnant avec ce mouvement, c'est qu'il évolue sans cesse avec dans le même temps des résurgences des années 70/80 aux États-Unis, mais aussi en France, qui sortent enfin au grand jour. Tout ce qui était très marginal et minoritaire est devenu central avec dans le même temps une réflexion pour l'ensemble de la société. Il y a forcément une profondeur ontologique derrière ce mot.

Vous avez une fascination pour les corps. Là aussi, d'une certaine façon vous rejoignez Brecht qui déplorait le jeu souvent très cérébral des acteurs de théâtre de son époque.

Oui, et c'est ce qui est étonnant lorsqu'on écrit une pièce, justement, l'absent, c'est le corps. Pour autant j'avais envie d'écrire une langue qui soit charnelle, physique, qui se dit et doit s'incarner, l'oralité du corps. Je ne sais pas d'où ça vient, j'observe tout le temps les corps, c'est peut-être aussi une façon d'être dans un état de spectateur permanent. Je crois aussi que cette fascination des corps est une fascination pour le langage des autres.

C'est une des raisons qui vous a fait choisir l'angle de la science-fiction ?

J'adore la science-fiction et j'ai été baigné d'œuvres qui m'ont bouleversé, *Matrix* notamment. Effectivement, ce sont des corps marginaux qui sont représentés. Parler d'un monde qui n'existe pas, créer un monde différent permet d'inventer de nouvelles façons de faire. C'est aussi un peu la pratique d'Ursula Le Guin, une autrice américaine féministe qui a beaucoup écrit à la lisière de la science-fiction et de la fantasy pour inventer et expérimenter des sociétés plus ou moins enviables, ce ne sont pas toujours des utopies. Elle est aussi la première à avoir écrit de la science-fiction à partir de sciences sociales, anthropologiques, et pas forcément technologiques.

Depuis que vous avez écrit *Sauvez Bâtard*, quelles sont vos observations sur ces années écoulées ?

Je fréquentais déjà des milieux alternatifs, militants, LGBT, surtout des personnes de cinq ou dix ans de plus que moi qui avaient déjà beaucoup milité, avec beaucoup de courage. Mais c'était encore marginal. Durant ma scolarité de théâtre, j'ai souffert d'homophobie et de stéréotypes de genre, très forts. Aujourd'hui, les oppressions sont encore présentes, mais il y a plus de verbalisation et de visibilité des personnes et des problématiques. Les questions sont sur la table et ça donne beaucoup de puissance. Quand j'abordais ces questions, il y a huit ans, soit on me tournait le dos, soit on me riait au nez. Il est bien plus agréable de vivre à l'époque d'aujourd'hui et c'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai bien plus de foi. Par contre, il y a plus de réactions avec beaucoup de libertés sur les discours homophobes, transphobes, un grand mouvement réactionnaire, et la montée de l'extrême droite en Europe, et de façon générale en Occident, n'est pas du tout rassurante.

On en revient à Brecht.

Il y a des similarités en un siècle, mais la place des réseaux sociaux est le siège d'une grande lutte d'idéologies. Les conservateurs parlent beaucoup de wokisme qui est juste du progressisme social contemporain et qui a toujours existé, mais on



parle beaucoup moins des idées réactionnaires et de la désinformation qui se répandent comme une trainée de poudre. Il y a une culture de la peur vis-à-vis de ces avancées de droit, un peu moins présente en Belgique, mais quand même, cette peur que toute la société se transforme.

Comme si l'hétérosexualité continuait d'être un destin.

On dit peu que l'hétérosexualité est aussi une construction. Il y a des périodes de l'histoire où on ne parle pas d'hétérosexualité, c'est récent comme concept. C'est en quelque sorte la mini-usine de la société de production, donc il faut promouvoir l'hétérosexualité, reproductive.

«La provocation est une façon de remettre la réalité sur pied.» C'est une citation de Brecht et je pense que vous n'allez pas l'approuver.

Exact ! Disons que la provocation me pose question, pour moi, ce n'est pas une fin en soi, c'est un concept extrêmement bourgeois. Judith Butler a beaucoup écrit sur la définition du genre, mais aussi sur la violence. Elle donnait l'exemple de deux femmes qui se tiennent la main dans la rue, qui vivent leur vie donc. La violence est dans l'intolérance éventuelle de l'œil de la personne qui regarde. La violence, c'est que deux personnes n'osent pas se toucher alors qu'elles en ont envie.

Qu'est-ce qui vous donne envie de créer ?

C'est très difficile de répondre, mais je puise beaucoup dans mon expérience intime. *Sauvez Bâtard* est aussi une façon de régler mes comptes avec des histoires d'amour passées, une tentative de traverser une histoire d'amour malade et de voir ce qu'il y a après. J'y vois quelque chose de politique dans la trajectoire dans le sens où en tant que personne queer on a rarement appris à aimer, à bien aimer. On n'a pas toujours de modèles ou, en tous cas, pas toujours la possibilité d'apprendre à aimer. C'est l'autrice et militante afroféministe bell hooks qui dit que l'amour n'est pas un sentiment, mais une action. Aimer n'est pas juste ressentir de l'amour, mais c'est participer activement à l'épanouissement et au bien-être de l'autre.

Elle rejoint Cocteau.

Elle va plus loin parce qu'elle en fait un artisanat et donc il faut une éducation, un apprentissage à aimer.

— **SAUVEZ BÂTARD,**
théâtre du 10 au 11 novembre
au Maillon, à Strasbourg
www.maillon.eu

Le Carnet et les Instants

Le blog des Lettres belges francophones

« Take care, little Bastard »

Thymios **FOUNTAS**, *Sauvez Bâtard*, Arbre de Diane, 2023, 98 p., 14 €, ISBN : 9782930822297



Au fond d'une ruelle, trois laissés-pour-compte, sortes d'archétypes aux couleurs beckettiennes, semblent errer dans un monde futuriste où règne le désarroi, un monde où le ciel a disparu et se disloque en morceaux. Cafard, le « ramasse-miettes », Clébard, le « canidé colérique et kiffeur de pisser » et Clochard, le « sans-abri haut perché » tombent sur un cadavre. Cafard se retient d'en faire son repas. Clochard est en trip perpétuel. Clébard, de nature agressive, mène le groupe. Ils nettoient les lieux pour accueillir un tribunal loufoque et Bâtard, leur coupable. Ce dernier avoue être « l'plus grand bâtard de l'univers faut bien qu'un gars soit bouc émetteur de misère », mais a-t-il vraiment commis ce meurtre ? C'est alors qu'apparaît Ekart, l'« amoureux en sueur », le malabar du quartier qui ne va pas tarder à tomber amoureux de Bâtard.

La pièce alterne les scènes qui se passent dans ce tribunal de rue et celles de la nuit précédente où l'on suit Bâtard et Ekart. Ce dernier sauve Bâtard des petites frappes qui lui cassaient la gueule. Peu à peu, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Mais Ekart a du mal à assumer cet amour naissant qui balaie tous ses repères, au contraire de Bâtard qui assume son charme et ses conquêtes. Son aura est large. C'est un poète qui pose des mots. Mais son arrogance pourrait lui coûter cher. Ces allers-retours entre présent et flashbacks nous permettent de remonter le cours de la soirée de la veille et de comprendre d'où vient la faille. Le timing précis des didascalies renforce un côté « enquête » faussement judiciaire. À quoi rime ce procès sans queue ni tête ? Que reproche-t-on exactement à Bâtard ? Quel rôle joue Ekart dans tout cela ? Parviendra-t-on à sauver Bâtard ?

Cette fable contemporaine singulière, autant dans son style que dans l'histoire, s'inspire, très librement, de *Baal* de Bertold Brecht. On y retrouve un jeune poète maudit qui comble son vide existentiel par le sexe et la poésie, ainsi que le personnage Ekart, son amante. Violence, sexe, pulsions animales côtoient tendresse, désir et amour romantique. Le champ de bataille fait face au terrain de jeu.

Avec ***Sauvez Bâtard***, Thymios Fountas signe sa première pièce et première publication, aux éditions L'arbre de Diane. Cette maison d'édition indépendante scrute la littérature sous toutes ses formes et explore ses connexions avec d'autres disciplines. La poésie insuffle tout le récit. La musique s'y infiltre. L'absurde, parsemé d'humour, y règne en maître. Lyrisme, trivialité et argot cohabitent. L'écriture est ciselée, cash. Les mots s'envolent, ricochent, chutent, créent des connexions inattendues. Un premier texte totalement inclassable d'un jeune auteur dramatique qui ouvre un nouveau territoire, assurément à suivre.




Plus d'information

- La fiche de Thymios Fountas

Cette entrée a été publiée dans Édités en Belgique, Recensions, Théâtre, et marquée avec Arbre de Diane, Émilie Gäbele, première œuvre, Théâtre, Thymios Fountas, le 13 décembre 2023 [<https://le-carnet-et-les-instants.net/2023/12/13/fountas-sauvez-batard/>] par Le Carnet et les Instants.

SAUVEZ BÂTARD DE THYMIOS FOUNTAS AU FOCUS PREMIÈRES, LA SUITE - JEUNES SCÈNES EUROPÉENNES AU MAILLON DE STRASBOURG.

Les difficultés de grandir et de s'aimer quand on est jeune.

Publié par Véronique Hotte | 12 novembre 2023 | Critiques | Théâtre | o  |   



Thymios Fountas est un metteur en scène, auteur et comédien belgo-grec, né à Copenhague au Danemark. *Sauvez Bâtard* est sa première mise en scène, créée au Théâtre de Liège en avril

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies de suivi et de préférences. Merci de bien vouloir noter que nous n'utilisons pas Google Analytics. [J'accepte](#)

Et justement être jeune, au départ de la vie : comment pouvoir s'aimer quand l'horizon s'effondre ?

Dans le futur, une sorte de terrain vague aux airs de fin du monde, sans ciel. Bâtard est jugé par un tribunal de rue, composé de Clébard, Clochard et Cafard, pour un meurtre dont il a peine à se souvenir. L'a-t-il vraiment commis ?

Avec ses pouvoirs de poète, il crée des trouées dans l'espace-temps, des flashbacks sur la nuit passée. Apparaît Ekart, l'idole du quartier, seul à prétendre à un avenir professionnel grâce à ses cours d'anglais.

Le ton de la pièce oscille entre humour grotesque aux jeux de mots ridicules et juvéniles, d'un côté, et de l'autre, noirceur romantique - emphase et attermoiement sur la ruine. La parodie permet une cohabitation heureuse des genres - tragique et comique. Et l'insolence décidée de la dérision conte une autre histoire, en marge des grands récits tragiques unificateurs.

« Une fable à cinq personnages sur le non-grandiose, le petit, le honteux, les laissés pour compte, les bizarroïdes, les freaks, avec importance et ridicule, jeu et érotisme. Au cœur de l'histoire, il y a of course l'amour. Un amour brisé, malade, entre la romance kitsch, le super-drama, et la sincère blessure de la perte.

Entre lyrisme et trivialité, l'écriture explore de nouveaux rivages, revendiquant un style inédit où les mots et les sons fusent comme des météores. Entre le terrain de jeu et le champ de bataille, la poésie - images paradoxales et hallucinatoires - réinvente un argot. » (Jean-Gabriel Vidal-Vandroy).

Le mythe du poète ou du créateur, essentiellement masculin, est déjoué puisque Bâtard, est une comédienne - trouble et ambigüité -, et la pièce est une réécriture libre du Baal de Brecht. Hybride et queer, Bâtard choisit l'entre-deux, frayant avec Ekart, amoureux, à la virilité écorchée, et qui répète : « Je suis pas pédé » -, un écho au contexte abîmé, entre mise à nu et effritement de la masculinité, une autre forme de puissance pour Ekart.

Ce héros du quartier incarne la possibilité d'une ascension sociale, cristallise l'admiration. Sportif et bilingue, Il coche toutes les cases exigées par « le capitalisme anglo-saxon numérique ubérisé ». Son drame est de s'être construit de l'extérieur, selon les attentes de son milieu.

A l'opposé de Bâtard, un raté : « J'ai rien à voir, dehors. J'adéquate pas. J'suis comme un faucon en cage, une invariable buse, un raté taré. Et je tape mon bec contre les barreaux quand passent les étourneaux. Et quand je sors, le ravage. Comme t'as vu. »

Le terrain vague pour seule possibilité d'aimer, espace où l'on rencontre un cadavre. Les interprètes Alizée Gaie, Alix-ce Bisotto, Chloé Larrère, Lode Thiery et Samuel Van der Zwalm, accoutrés comme dans un jeu de déguisements enfantins aux couleurs fluo, dessinent chacun leur personnage avec à la fois rigueur et facétie.

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies de suivi et de préférences. Merci de bien vouloir noter que nous n'utilisons pas Google Analytics. J'accepte

tournée vers l'avenir, le monde qui va - bonne volonté et niaque effervescente de qui veut bien.

Un spectacle divertissant - thématiques du jour, rythme tendu et plaisir récréatif de jouer.

***Sauvez Bâtard* écriture et mise en scène de Thymios Fountas, scénographie Ces Füllemann, création musicale et sonore Jan Wallyn, création lumière Alice De Cat. Avec Alizée Gaie, Alix·ce Bisotto, Chloé Larrère, Lode Thiery et Samuel Van der Zwalmen.**

Focus Premières, la Suite - Jeunes Scènes européennes - Spectacles, tables rondes, rencontres, DJ Set, du 10 au 18 novembre 2023 au Maillon - Scène européenne- Strasbourg.

Crédit photo : Margot Briand

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies de suivi et de préférences. Merci de bien vouloir noter que nous n'utilisons pas Google Analytics. [J'accepte](#)



Victoria Lewuillon, Brigitte Dedry et Mathilde Marsan dans "Nous voudrions vivre" de Bogdan Zamfir.

Au festival Émulation, l'esprit des Lois : de la mythologie, de la rue, du marché

Scènes Le rendez-vous liégeois avec la jeune création est lancé. Jusqu'au 22 avril.

Critique Marie Baudet

Ce sont parfois des reprises (*La Fracture* de Yasmine Yahiatène, *Outrage pour bonne fortune* d'Héloïse Ravet), souvent des premières, toujours des propositions neuves. La 10^e édition du festival Émulation – sous l'égide du Théâtre de Liège – creuse le sillon des précédentes. On y prend le pouls des préoccupations des artistes d'aujourd'hui, de leurs langages et de leurs esthétiques.

Tragédie antique et crise de la dette

À la Cité Miroir, Brune Bazin donne naissance au fruit d'une longue gestation. *Les Lois*, texte de l'autrice suédoise d'origine grecque Christina Ouzounidis, a fait l'objet d'une série d'étapes et de recherches, et est ici monté pour la première fois en français – dans une traduction d'Esther Sermage.

Après une introduction où la metteuse en scène tisse les liens entre la mythologie, les fondements de la tragédie antique et l'histoire de la Grèce jusqu'à la récente crise de la dette,

place à Celle qui n'est pas Clytemnestre (Malika Temoura), Celui qui n'est pas Agamemnon (Titouan Quittot) et Celle qui n'est pas Iphigénie (Clémentine Coutant), pour ce qui semble commencer comme une conférence.

"Ceci n'est pas du théâtre", à moins que si, et qu'il permette justement d'articuler, zoomer, dézoomer les questionnements qui foisonnent autour de la fiction, du sacrifice, du pouvoir et de ses abus, de la responsabilité, de la revanche, de la bonté. Une proposition profuse et précise, portée par un trio tout en nuance et acuité.

Bâtard, Cafard, Clébard

La salle de L'Œil vert du Théâtre de Liège accueille *Sauvez Bâtard*. Dans cette fable des marges, Thymios Fountas – assisté à la mise en scène par Anna Solomin et Astrid Akay – propulse une distribution complice (Alizée Gaie, Alix-ce Bisotto, Chloé Larrère, Lode Thierry et Samuel Van der Zwalmen) dans un futur proche, foutraque, tragico-parodique. Au tribunal de la rue, Bâtard fait face à Clébard, Clochard, Cafard, tandis que surgit plus souvent qu'à son tour la figure séductrice d'Ekart.

L'auteur-metteur en scène se joue de la poésie et de la science-fiction comme des archétypes pour dépeindre, dégenrer, décaler un petit peuple

cocasse et cabossé, en mal d'amour, dressant le procès-verbal de ses pulsions, ses désirs et ses failles.

La famille, la rue, l'entreprise

Cap sur la Courte Échelle, l'un des autres lieux partenaires d'Émulation (la Boverie en fait également partie), pour découvrir *Nous voudrions vivre*. Une famille attend le fils pour célébrer la promotion dont il vient d'être gratifié. Dedans c'est calme et feutré. Dehors le peuple fait entendre son mécontentement.

Dans cette création, Bogdan Zamfir articule ces mondes juxtaposés – la cellule familiale apparemment stable, les manifestations qui secouent la rue, l'univers impitoyable de l'entreprise – et les générations qui tentent de s'y faire une place, à coups de renoncements, de révolte, de doute, de choix radicaux.

Osant et dosant la caricature, croquant judicieusement les figures, *Nous voudrions vivre* fourmille de qualités, au rang desquelles la réjouissante plasticité de ses interprètes Brigitte Dedry, Victoria Lewuillon, Mathilde Marsan et Jeremy Vliegen. Il suffirait d'un rien pour que la forme s'affranchisse du peu d'académisme qui l'empêche, là où la direction d'acteur et d'actrices agit avec puissance et précision.

→ Festival Émulation, Liège (Théâtre de Liège, Cité Miroir, la Boverie, la Courte Échelle), jusqu'au 22 avril – 04.342.00.00 – www.theatredeliège.be

EN BREF

Festival de Cannes

Deux films belges à la Semaine de la Critique

Le syndrome des amours passées d'Ann Sirot et Raphaël Balboni (*Une vie démente*) sera présenté en séance spéciale de la 62^e édition de la Semaine de la Critique. Lucie Debay et Lazare Gousseau y incarnent un couple qui, afin de surmonter leur difficulté à avoir un enfant, se tourne vers leurs ex-respectifs. Un deuxième film belge, *Il pleut dans la maison* de Paloma Sermon-Daï est retenu dans la compétition de cette section parallèle du Festival de Cannes qui compte sept longs métrages. Parmi ceux-ci, on relève la présence du Coréen Jason Yu, ancien assistant de Bong Joon-Ho (*Sleep*, "[qui] raconte les difficultés que rencontre un jeune couple, avant et après l'arrivée du premier enfant [...] pour une comédie horrifique à l'efficacité démoniaque").

Musique

Namur met AC/DC à l'honneur

L'esplanade AC/DC et une statue du chanteur du groupe australo-britannique, Brian Johnson, ont été officiellement inaugurées dimanche à Namur, en présence de centaines de fans. Le dispositif est destiné à célébrer le premier concert de la tournée "Back in Black", qui a eu lieu dans la capitale wallonne et fut aussi le premier de Brian Johnson. L'initiative émane de quatre fans, réunis au sein de l'ASBL "Les amis de l'esplanade AC/DC". La statue a été réalisée par la Marbrerie Cogniaux, basée à Libramont. Elle a été subventionnée par quelque 450 aficionados du groupe au travers d'un financement participatif qui a permis de récolter quelque 29 000 euros. (Belga)